

dans le travail qu'ils avaient choisi<sup>12</sup> (23iv). Il doit être rare, même de nos jours, qu'il en soit autrement dans la relation de "patron" à élève, et tout particulièrement dans le cas d'un patron qui dispose des moyens pour pouvoir former des élèves brillants, et défricher avec leur concours des vastes étendues prêtes pour les labours. La chose à peine croyable, et vraie pourtant, c'est qu'il existe même ce cas extrême du patron prestigieux, prenant plaisir à éteindre en des élèves brillamment doués la passion mathématique qui l'avait lui-même animé en un plus jeune âge.

Mais à nouveau je digresse ! C'est ma relation aux jeunes chercheurs qui n'étaient **pas** mes élèves qu'il s'agit maintenant d'examiner. Dans de telles relations, les forces égotiques dans la personne de l'homme en vue auraient moins tendance à le pousser dans le sens d'un encouragement, alors que les succès du jeune inconnu qui s'adresse à lui n'apporteront rien ou peu à sa propre gloire. Bien au contraire, je pense que le seul jeu des forces égotiques, en l'absence d'une véritable bienveillance, auraient tendance presque invariablement à pousser dans le sens opposé, à user du pouvoir de décourager, de refuser. C'est là, il me semble, ni plus ni moins que cette loi générale, qu'on peut constater dans tous les secteurs de la société : que le désir égotique de prouver sa propre importance, et le plaisir secret qui accompagne son assouvissement t sont généralement plus forts et plus appréciés, quand le pouvoir dont on dispose trouve occasion à causer la déconvenue du prochain, voire son humiliation, plutôt que l'inverse. Cette loi s'exprime de façon particulièrement brutale dans certains contextes exceptionnels, comme celui de la guerre, ou l'univers concentrationnaire, celui des prisons ou des asiles psychiatriques, voire simplement celui des hôpitaux à tout venant dans un pays comme le nôtre. . . Mais même dans les contextes les plus quotidiens, chacun de nous a eu occasion d'être confronté à des attitudes et comportements qui attestent de cette loi. Les correctifs à ces attitudes sont tout d'abord des correctifs **culturels**, provenant d'un consensus, dans un milieu donné, sur ce qui est considéré comme comportement "normal" ou "acceptable" ; ce sont d'autre part les forces de nature non égotique, comme la sympathie vis-à-vis d'une personne déterminée, ou parfois, une attitude de bienveillance spontanée indépendante même de la personne à qui elle s'adresse. Une telle bienveillance est sans doute chose rare, quel que soit le milieu où on la chercherait. Quant au correctif culturel en milieu mathématique, il me semble qu'il s'est considérablement érodé au cours des deux décennies écoulées. Il en est certainement ainsi, en tous cas, dans les milieux que j'ai

---

#### <sup>12</sup>(23iv) Echec d'un enseignement (1)

Depuis que ces lignes ont été écrites, j'ai eu l'occasion de parler avec deux de mes ex-élèves d'après 1970, pour essayer de sonder avec eux la raison de l'échec de mon enseignement au niveau de recherche, à l'Université de Montpellier. Ils m'ont dit que la propension que j'avais de sous-estimer là diffi culté que pouvait représenter pour eux l'assimilation de telles techniques familières pour moi, mais non pour eux, avait eu sur eux un effet décourageant, car ils se sont sentis constamment en deçà de l'expectative que j'avais vis-à-vis d'eux. De plus (chose qui me semble d'une plus grande portée encore), ils est arrive qu'ils se sentent frustrés, quand je leur "vendais la mèche" en leur donnant un énoncé en forme que j'avais dans mes manches, au lieu de leur laisser le plaisir de le découvrir par leurs propres moyens, à un moment où ils en étaient déjà tout proches. Après ça, il ne leur restait plus qu'à faire l' "exercice" (qui ne les passionnait pas autrement) de démontrer l'énoncé en question. C'est ici que se place le "manque de générosité" en moi que j'avais constaté dans une note antérieure (note 21), sans m'étendre plus à ce sujet. Ce sont de telles déconvenues, surtout, qui représentent ma contribution personnelle dans la disparition de l'intérêt pour la recherche chez l'un et l'autre, après des débuts pourtant excellents.

Je me rends compte que je n'étais pas plus généreux avant 1970 qu'après. Si je n'ai pas eu les mêmes diffi cultés alors, c'est sans doute que le genre d'élèves qui venaient vers moi à cette époque étaient assez motivés pour trouver un charme même à un "long exercice", qui était occasion d'apprendre le métier et une foule de choses chemin faisant ; et également, pour un énoncé de démarrage dont je "vendais la mèche", d'en dégager par leurs propres moyens une fbpée d'autres qui allaient bien au-delà du premier. Quand j'ai changé de lieu d'activité enseignante, j'ai fait l'ajustement qui s'imposait dans le choix des thèmes de réflexion que je proposais à mes nouveaux élèves, par le choix d'objets mathématiques qui pouvaient être saisis par une intuition immédiate, indépendamment de tout bagage technique. Mais cet ajustement indispensable était par lui-même insuffi sant, à cause de différences de **dispositions** (en mes nouveaux élèves par rapport à ceux d'antan), plus important, tes encore qu'une seule différence de **bagage**. Cela rejoint d'ailleurs la constatation faite précédemment (début du par.25) sur une certaine insuffi sance en moi pour le rôle de "maître", laquelle est ressortie de façon beaucoup plus forte dans ma deuxième période comme enseignant, que dans la première.